

LES LAURETS

à Chris

Les Laurets se méritent. Le lieu n'est pas connu des GPS et, à vrai dire, l'indication : prendre, sur la route de St-Hippolyte, juste avant le pont qui enjambe le Valestalière (à moins qu'il ne s'agisse du Crespenou, tous deux affluents insignifiants du bien peu considérable Vidourle), le sentier goudronné qui longe le ru, cette indication ne suffit pas à vous faire emprunter le bon chemin. Il faut qu'on vous l'ait montré. Car, à partir de là, les choses sont à peine crédibles.

Un arbre tombé en barre parfois l'accès, ou de grosses pierres qui ont dévalé de la colline. Et quand vous y êtes, sur ce ruban macadamisé, il faut de l'audace pour bifurquer à gauche dans le virage et se hasarder sur un chemin de terre défoncé où "ça touche".

Or c'est bien là qu'il faut quitter le chemin du Moulin pour aller vers les Laurets. Il y a peu à faire, cent mètres peut-être, mais on s'en souvient. Il faut tourner le dos au monde pour accéder aux Laurets. La voiture glisse – titube, se déhanche, se rebelle – entre deux haies végétales. Le bois est là. Pas trop touffu mais déjà avec de belle cimes.

Et soudain l'horizon se trouve. On débouche dans la clairière. Un large ovale de la taille d'un terrain de football. Une aire un peu dégagée sur la droite (mais des cerisiers, un cognassier, un plaqueminier et, que l'on discerne à son ordonnancement, un jardin) et, devant soi, des tas de bûches proprement entassées, un petit appentis, des îlots circulaires limités par des pierres et, tout à gauche, un bâtiment curieux dont la haute cheminée métallique rouillée rivalise en hauteur avec les arbres avoisinants, des chênes verts pour l'essentiel.

Et, droit devant vous, monté quelques mar-

ches de pierres, adossée à la colline, la maison, croit-on. Ce serait elle. On la devine.

Un toit, des murs, des portes et des fenêtres. Une maison donc. Une histoire d'amour surtout, jamais achevée, comme cette maison. Et la propriétaire des lieux reste fidèle à la folie de son (leur) rêve. Depuis ma dernière visite, elle a remplacé la fenêtre qui donne sur l'arrière : les terrasses herbues et arborées qui grimpent la colline (l'une des deux "jumelles"). Quatre panneaux à cette fenêtre dont les deux du centre s'ouvrent. Mais le sommet n'a rien de rectiligne, il dessine un arc de cercle. Car cette maison hait les angles droits.

Les autres ouvertures de la grande salle sont : d'abord une ouverture triangulaire aux angles arrondis ; un ensemble de six vitres qui délimitent l'espace cuisine (ou plutôt l'espace vaisselle) : deux petites, fixes, au sommet arrondi – deux moyennes traditionnelles donnant sur le côté par où l'on entre – une plus grande, classique, qui ouvre sur l'atelier de poterie (le bâtiment à la haute cheminée) – une très grande, fixe, par où l'on voit jusqu'au chemin, à l'entrée du bois. Sur le même mur, sept petites vitres fixes formant un arc de cercle de trois mètres de long qui culmine à cinquante centimètres en son plus haut. Une autre fenêtre de facture ancienne s'ouvre au ras du sol mais donne sur le vide et la verdure du jardinet. Une dernière fenêtre enfin, de forme gothique, composée comme un vitrail, dont une partie, au sommet de l'ogive, pivote ; elle a, elle, des verres teintés. J'oubliais, dans le "toit" – dans cette maison, tout s'écrit avec des guillemets – une large baie vitrée de forme arrondie par où entre le soleil le

matin (elle a été conçue dans ce but). Et la porte entièrement vitrée, de forme elle aussi arrondie dans le haut. À tout moment de la journée, le soleil baigne la pièce. La vie, dit la propriétaire des lieux.

Mais de cette pièce elle-même, je n'ai pas dit l'essentiel. Elle est carrelée en vieilles tommettes mais, en trois endroits, la propriétaire... (pour ne pas me répéter, je dirai C.) C. donc a composé des motifs particuliers. Juste à la porte et dans l'espace qui marque l'accès à l'espace vaisselle (évier, lave-vaisselle, vaisseliers), elle a dessiné des ensembles géométriques à base de tommettes octogonales – elles sont carrées partout ailleurs. Et, à l'emplacement de la cheminée, qui est circulaire, ouverte et suspendue, elle a réalisé un ensemble très élégant de quatre cercles concentriques dont le dernier est largement occupé par un dégradé de carrés et losanges. Voilà pour le sol.

Mais le plus étonnant – et aucun mot ne décrit ceci – c'est le "plafond". Il a la forme générale d'un chapiteau, d'une toile de cirque. Une forme triangulaire et le mot chapiteau ne vient pas par hasard sous ma plume parce qu'avant d'être une maison en dur, ce lieu fut vraiment une immense tente, sous laquelle C. vécut avec son compagnon architecte et leurs enfants ! Il en reste, au-dessus de l'entrée, huit mètres carrés de toile qui forment l'avant de cette barque retournée. Je ne saurais décrire la partie postérieure où s'enferre la cheminée, entre la paroi verticale (un mètre de haut) de la chambre et la paroi portant l'échappée vitrée sur le ciel.

Tout ceci, bien sûr, est supporté par un ensemble très harmonieux de poutres, une vingtaine de diverses tailles et gabarits. Si on l'inversait, cette maison tiendrait plutôt du bateau. L'ensemble est blanc et bois – la peinture blanche y fut ma dernière tâche, il y a quelques années. Dans la partie arrière de cette pièce, la blan-

cheur du plâtre a façonné des étagères, ainsi que de jolies volutes et lianes décoratives, œuvres de C.

Voici pourquoi, cette maison, on y entre sur la pointe des pieds. Cette maison, j'y ai vécu des émotions sans nom, des naissances du monde, des déchirures du cœur dont on espère ne jamais guérir. Pour sa propriétaire je composai, il y a quarante ans, une chanson. Celle-ci :

Ces années-là tu habitais paris / impasse des petites écuries / une mansarde où la pluie faisait rage / tu sortais peu de tes livres de cours / la nuit tombée les chats des alentours / venaient partager tes rêves trop sages / Je n'étais pas expert en sentiments / j'avais encore l'âme du débutant / le vertige des premières conquêtes / timidement je passais certains jours / boire un café te faire un brin de cour / ou réparer quelque peu ta fenêtre / Tu me fis découvrir sur ton tep-paz / à quatre sous le gospel et le jazz / le golden gate chantant sous les averses / tu me fis lire mes tout premiers vers / francis carco guillaume apollinaire / l'illuminé cendrars et saint-john perse / Un jour tu récitas je m'en souviens / par cœur "la prose du transsibérien" / "dis blaise sommes-nous loin de montmartre ?" / et la petite jehanne esseulée / posa sur ma bouche comme un baiser / j'en garde encore la saveur intacte / Je te jurai un amour éternel / qui dura bien jusqu'après la noël / puis je partis vers d'autres aventures / et nous voici bien plus tard et tu dis / je resterai avec toi cette nuit / en souvenir d'une ancienne blessure.

Et, voyez, cette nuit du 31 je suis aux Laurets. Seul mais chez moi. La tendresse de cette chanson est absolument vraie.

